

Nouvelles lumières sur la « Grande noirceur »?

Catherine Pomeyrols, *Les Intellectuels québécois : formation et engagements. 1919-1939*, Paris, l'Harmattan, 1996, 544 pages

Jean-Christian Pleau

Volume 40, Number 2 (236), April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pleau, J.-C. (1998). Review of [Nouvelles lumières sur la « Grande noirceur »? / Catherine Pomeyrols, *Les Intellectuels québécois : formation et engagements. 1919-1939*, Paris, l'Harmattan, 1996, 544 pages]. *Liberté*, 40(2), 146–151.

Essais

JEAN-CHRISTIAN PLEAU

NOUVELLES LUMIÈRES SUR LA «GRANDE NOIRCEUR»?

Catherine Pomeyrols, Les Intellectuels québécois: formation et engagements. 1919-1939, Paris, l'Harmattan, 1996, 544 pages.

Voici, pourrait-on croire, un autre de ces ouvrages suscités dans le sillage de l'affaire Groulx-Richler. Impression que renforcent les nombreuses références à la thèse d'Esther Delisle, et les conclusions souvent de cette dernière. Et pourtant, il y a une différence qui n'est pas négligeable, qui tient peut-être à ce que cette nouvelle étude nous vient de France: on échappe ici à la politisation primaire, qui fait trop souvent de l'abbé Groulx (et dans une moindre mesure, de ses *groulxpies* des années trente) le prétexte d'un affrontement anachronique entre fédéralistes et souverainistes. Nul besoin d'être un admirateur du chanoine pour trouver qu'il n'avait pas mérité cette destinée posthume de punching-ball constitutionnel. Quoi qu'il en soit, le détachement, le ton mesuré de Catherine Pomeyrols sont des traits assez étonnants dans le débat en question pour qu'il vaille la peine de les saluer.

Le projet ici est donc strictement historique, étranger aux polémiques partisans: il s'agit de suivre une génération intellectuelle (celle qui commence à écrire entre les deux guerres) dans toutes les étapes de son cheminement idéologique. La reconstitution se veut méticuleuse: on

remonte jusqu'aux années de collège, on suit ce petit groupe d'intellectuels dans les universités européennes, on relit les premiers articles, la correspondance avec les maîtres, à commencer par Lionel Groulx (jamais envisagé directement, puisqu'il est d'une autre génération, mais constamment mentionné: c'est au fond son «système» qui est partout mis en cause dans le livre). Évidemment, cette masse de documents ramenés au jour fait l'essentiel de l'ouvrage. Disons tout de suite qu'on ne les lit pas tous avec le même intérêt. Certains pourtant retiennent l'attention: par exemple, ceux qui se rapportent aux collèges classiques — programmes, plans de cours, sujets d'examen. S'il restait quelque chose du mythe du collège classique (mais y a-t-il encore des nostalgiques, depuis la mort de Jean Éthier-Blais?), ces documents suffiraient à dissiper toute illusion. Mais il va de soi que l'auteur a en vue une conclusion plus large: ce qu'il affirme, c'est que l'époque de la «grande noirceur» n'était pas si fermée qu'on a voulu le dire aux influences extérieures, et notamment françaises; qu'il y avait, entre les deux guerres, des contacts avec les milieux intellectuels européens; mais que d'autre part, cette ouverture sur l'étranger n'était pas signe de modernité; que bien au contraire, c'est avec les mouvements réactionnaires, voire avec les factions les plus suspectes des droites nationalistes que l'intelligentsia canadienne-française se compromettait.

Sans doute était-il utile de rappeler ces choses. Mais il n'empêche que l'auteur donne souvent l'impression d'enfoncer une porte ouverte. La thèse qu'elle s'acharne à réfuter, celle d'une fermeture complète du Québec de l'entre-deux-guerres à toute influence étrangère, ne tient tout simplement pas debout, et l'on se demande si elle ne s'en exagère pas la popularité auprès du public cultivé. Ainsi, qui eût songé à nier que Groulx fut marqué par les théoriciens de la droite française? Pour n'avoir pas entendu chez lui les échos de Barrès, pour n'avoir pas

reconnu les citations de Gustave Le Bon, il faudrait n'avoir ouvert aucun de ses livres, tant les sources y sont annoncées de manière explicite (je songe tout particulièrement à *L'Appel de la race*, roman qui jouit peut-être encore d'une demi-notoriété). De fait, loin de contredire le sentiment commun, le tableau brossé par Catherine Pomeyrols confirmerait plutôt l'image qu'on se fait généralement de la grande noirceur : celle d'une société où la culture est filtrée par l'Église, limitée aux écrivains de la droite (de préférence catholiques), et qui plus est distribuée avec parcimonie.

Mais ce n'est pas là ce qui gêne le plus. Je laisse à d'autres le soin de se prononcer sur la représentativité des écrivains retenus pour cette étude. N'empêche que le non-spécialiste eût aimé pouvoir apprécier plus précisément leur audience. En effet, s'il y a parmi eux des noms très connus (Laurendeau, Hertel, le père Lévesque...), il en est d'autres qui ne nous disent plus grand-chose, s'ils n'ont pas déjà disparu de la mémoire collective. C'est là une lacune de l'ouvrage : Catherine Pomeyrols étudie ces « penseurs » qui nous paraissent aujourd'hui si obscurs comme s'il s'agissait de célébrités ou d'écrivains de premier plan, et sans nous donner la moindre idée objective de ce que put être leur influence réelle à l'époque. En somme, le problème du public de ces intellectuels n'est jamais abordé. Supposer à cet égard une situation comparable à celle de la France (une même reconnaissance de l'intellectuel et de son rôle social, une même diffusion des textes, etc.) serait sans doute plus qu'un malentendu. On peut croire que l'auteur a jugé ces précisions inutiles pour la compréhension de l'idéologie, objet premier de son attention. Pourtant, qui oserait dire que les discours ont la même importance — et, historiquement, la même signification — qu'ils soient prêchés au désert par des saint Jean-Baptiste ou bien reçus au cœur de la Cité par des foules en délire ?

En fait, on touche ici à ce qui est peut-être l'aspect le plus contestable de l'ouvrage: la négation de la spécificité de la situation québécoise par rapport à celle de la France. C'est une chose que de vouloir dépasser le «québéco-centrisme» de certaines études universitaires, que d'identifier les sources européennes du discours des intellectuels québécois. Mais c'est tout autre chose que de lire ce discours en supposant que la situation québécoise n'était qu'une variante de la situation française. Or, bien que Catherine Pomeyrols nous dise constamment qu'elle est consciente de cette différence, dans les faits, elle n'en agit pas moins comme si celle-ci était sans conséquences. L'histoire politique n'est donc jamais envisagée. En fait, c'est tout le discours des intellectuels qui est analysé comme si jamais il ne devait avoir la moindre prise sur le réel, fût-ce de la manière la plus indirecte: l'idéologie est étudiée de façon complètement abstraite, sans aucune référence aux événements qui ont pu la faire naître — ceux qu'elle prétend expliquer ou contre lesquels elle entend réagir. Voilà assurément qui explique bien des rapprochements hâtifs, et même des contresens. Car comment ne pas voir que le même discours peut présenter des résonances fort différentes selon les circonstances dans lesquelles il est tenu?

De cela, je ne retiendrai qu'un seul exemple, particulièrement gros, mais, hélas! représentatif de l'argumentation de l'auteur: celui de la formule «Maîtres chez nous», qui apparaît dans le *Manifeste de la jeune génération* de Groulx et Laurendeau. Catherine Pomeyrols nous signale qu'on retrouvait ces mots dans le titre d'une chronique de *L'Action française* parisienne, de 1924 à 1926. Pour l'auteur, c'est une preuve de plus de l'unité idéologique qui existait entre les nationalistes canadiens-français et les disciples parisiens de Maurras. Admettons que Laurendeau se soit souvenu de cette formule et qu'il l'ait volontairement empruntée en 1932. Mais qu'en

conclura-t-on? Il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas sentir que le «Maîtres chez nous» s'explique parfaitement dans le contexte des revendications du manifeste de Laurendeau (dont certaines devaient bien plus tard constituer l'essentiel du programme d'un Trudeau, et sont devenues les dogmes du fédéralisme le plus libéral: bilinguisme des institutions fédérales, accès des francophones à la fonction publique, etc.). Quel rapport, dans ce cas particulier, avec la doctrine de Maurras, sinon justement l'emprunt d'une formule? Poussons le raisonnement à la limite: est-ce Jean Lesage qu'on accusera de maurrassisme? Et fera-t-on dès lors de la Révolution tranquille une Révolution nationale? En toute honnêteté, on ne saurait conclure d'une simple analogie de langage à une similitude de doctrine.

Pour tout dire, on soupçonne que de Maurras à l'abbé Groulx il dut y avoir beaucoup de ces quiproquos: on conçoit fort bien quelles compensations phantasmatiques l'élite d'une minorité dépossédée pouvait trouver dans la rhétorique du nationalisme intégral. Mais il faut se souvenir que ce langage est né d'une situation politique sans rapports avec celle que vivaient les intellectuels canadiens-français, et que ceux-ci ne pouvaient connaître que bien imparfaitement. Parler de «profonde unité» idéologique sans envisager les nuances considérables qu'implique la différence de situations, c'est s'exposer à reproduire, en sens inverse, le même genre de contresens que ceux dans lesquels pouvaient tomber les lecteurs québécois de *L'Action française* parisienne. Or le grand paradoxe de cette génération des années trente, c'est que son langage maurrassien et réactionnaire pouvait à l'occasion (par exemple dans le cas du manifeste de Laurendeau) lui servir à nommer un désir, un projet politique qu'on ne peut faire autrement que de considérer comme progressiste.

Évidemment, on aura compris que je ne cherche pas ici à nier l'influence du maurrassisme. Il y a après tout des documents affligeants qui se passent de commentaires. Ce que je reproche à Catherine Pomeyrols, c'est de ne pas s'être embarrassée de nuances, de n'avoir pas su faire la part de l'ambiguïté, et par là, de n'avoir pas toujours été convaincante dans ses démonstrations. Tel quel, son livre pose plus de questions qu'il n'en résout. Ce qui au fond ne serait qu'un moindre mal, si l'enquête n'avait été amorcée sur des bases aussi discutables.